

CULTURE

Nina Simone, la voix sans maître

A partir du destin de la chanteuse et de ses combats pour les droits civiques des Afro-Américains, l'auteur et metteur en scène David Geselson retrace subtilement quatre siècles de l'histoire coloniale aux Etats-Unis dans «le Silence et la Peur».

Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Rennes

Il y a environ trois ans, David Geselson accueillait les spectateurs dans le salon de *Doreen*, l'épouse du philosophe André Gorz. Un spectacle dans lequel on prenait l'appétit avec les deux interprètes-personnages, on s'installait au plus près d'eux, qui nous narraient leur rencontre, leur amour, leurs engagements politiques et écologiques, jusqu'à leur décision ultime de mourir ensemble, solidement... Et on était ravis et surpris qu'un plateau de théâtre autorise, sans intrusion ni voyeurisme, une telle proximité. Dans *En route-Kaddish*, créé en 2014, David Geselson nouait un fil autobiographique qu'il lui fallait découvrir et inventer pour déterrer un autre fil : celui qui le relie à son grand-père, Yehouda Ben Porat, parti de Lituanie en 1934 pour aller vivre en Palestine l'idéal de la vie en kibboutz jusqu'au déchirement de son rêve sur l'impossible paix. Pour chacune de ses deux pièces, David Geselson était sur scène, et la question de sa place et de son regard était

centrale – petit-fils qui relate l'histoire de son grand-père ou tenant le rôle du philosophe André Gorz – au point de les incarner, et dont il fallait surgir les chahutements les plus intimes. Dans *le Silence et la Peur*, créé au CDN de Lorient en janvier, David Geselson n'est pas sur le plateau et il ne redonne pas vie, du moins en apparence, à un épisode autobiographique. L'interrogation sur sa place vis-à-vis de son héroïne n'en est que plus cruciale et elle court tout au long de cette pièce, qui montre comment la petite Eunice Waymon, enfant prodige au point d'être à 4 ans la pianiste attitrée de l'église où officie sa mère, est devenue Nina Simone, star mondiale engagée corps et âme dans le mouvement afro-américain de lutte pour les droits civiques.

PIÈCE-MATRIOCHKA

Pour recruter trois des cinq comédiens, dont l'interprète de Nina Simone, la fantastique Dee Beasnael, David Geselson a traversé l'Atlantique en compagnie de la comédienne Laure Mathis (*lire ci-contre*). Dès lors, sur le plateau, plusieurs cultures de jeux font corps, de

même que le texte passe avec fluidité du français à l'anglais avec une pointe de ngambai à la fin. Trop vaste et ambitieuse, l'entreprise qui regarde Nina Simone naître dans les soubassements de l'Amérique, et trop périlleux, le risque de l'appropriation culturelle ? De manière taute, ces questions tissent cette pièce-matriochka, épopée au plus loin, au plus proche, qui refuse la chronologie et avance par vagues successives pour saisir ce qui forge une personne et sa force de transpercer la chape de l'oppression.

Sur la scène, des parois mouvantes poussées par les acteurs reconfigurent sans cesse l'espace, et montrent comment l'intérieur et l'extérieur sont des frontières ténues, et combien l'histoire de Nina Simone est liée à celle d'une armée d'ombres qui s'échappent des murs, au sens propre, grâce à une projection hologrammique. Un tapis de terre fraîche ovale dans un salon bourgeois et de bon goût, avec un piano sur le côté. Nous sommes chez Muriel Mazzanovitch (merveilleuse Laure Mathis), la professeure de piano de la petite Eunice, qui ouvre ce portrait de Nina Simone par un biais in-

attendu, une confiance adressée au public : son père était «synesthète», il avait la capacité d'associer plusieurs sens normalement séparés – il entendait notamment la «musique» des gens qu'il croisait. En découvrant sa fille à sa naissance, il avait entendu *l'Invention n°4* de Bach. Ce n'est pourtant pas du Bach ni du Nina Simone qui emplit la salle, mais un mouvement de la *Symphonie n°4* de Mahler car Muriel Mazzanovitch a hérité de la synesthésie de son père. Quand elle regarde frontalement la salle, elle entend du Mahler. Et parce qu'elle ne voudrait pas laisser cette «histoire floter comme un rêve suspendu», elle s'apprête à nous raconter la vie d'une femme à qui elle a appris à jouer Bach par amour pour son père.

CONCOURS RATÉ

Dix minutes du spectacle se sont écoulées, et avec elle une foule de microfiction s'enchaînent, qui ont en commun d'être des histoires de transmission volontaire et involontaire. Pour ensuite renverser les points de vue et élargir la focale jusqu'aux origines de l'Amérique. Une scène notamment apparaît comme

la clé de voûte du spectacle et une démonstration de l'art des cinq acteurs et de David Geselson : tout s'exprime en même temps, les acteurs parlent simultanément comme cela peut se produire lors des réunions de famille, et cependant on les entend clairement. Il s'agit de l'anniversaire des 20 ans de la jeune fille organisée par la professeure de piano et son mari, Jean-Louis (Elios Noël), qui ont également convié pour l'occasion Edney (Craig Blake), le premier amour d'Eunice, et son père (Craig Sullivan). La jeune fille, qui ne laissera personne dire que c'est le plus bel âge de sa vie, a le sentiment d'avoir déjà tout raté. Une pièce montée en écailles d'huîtres fait office de plat principal et permet à Jean-Louis, qui est historien, de revenir sur le massacre des Lenapes, «en hommage aux peuples du passé qui ont tenté de résister à la violence». Edney s'étonne brutalement : «Mes grands-parents étaient cherokees... Si tu veux porter un toast, porte un toast aux Cherokees... Tu veux boire du champagne pour rendre hommage à un massacre ?» La future Nina, elle, ne veut pas fêter son an-



Dee Beasnael, fantastique dans le rôle de Nina Simone, est née au Ghana, a grandi au Texas et vit à New York depuis six ans.
PHOTO SIMON GOSSELIN



niversaire. Elle a raté le concours du prestigieux Curtis Institute – parce qu'elle est trop nulle, selon elle, à cause du racisme, rectifie sa prof – elle n'aura jamais l'occasion de jouer des toccatas de Bach à Carnegie Hall, elle ne sera pas la première pianiste concertiste virtuose noire. Elle hurle en coulisses, tandis qu'Edney explique comment s'appelaient l'Amérique avant d'être l'Amérique: Anistalagigadohl. La scène, boule à facettes de points de vue où chacun expose ses blessures, est limpide et sans hystérie. On n'entendra pas, à l'exception d'une chanson a cappella, la voix et la musique de Nina Simone, contrairement au *Portrait de Ludmilla en Nina Simone* de David Lescoat, autre magnifique évocation de la chanteuse, et plutôt que de s'opposer, les deux spectacles pourraient être présentés dans un même programme. ◀

LE SILENCE ET LA PEUR
texte et m.s. de DAVID GESELSON
Les 4 et 5 février à Reims (51),
le 7 à Saint-Valéry-en-Caux (76),
les 11 et 12 à Arles (13),
les 18 et 19 à Pau (64)...
En tournée jusqu'en mai.

«Un fossé culturel énorme dans la manière de travailler»

Venu à New York afin de réunir un casting franco-américain pour sa pièce, David Geselson a été confronté à une série de difficultés liées au statut des comédiens outre-Atlantique. Rencontre avec l'actrice principale et l'auteur.

Quand la comédienne Dee Beasnael a appris qu'un jeune metteur en scène français préparait une pièce autour de Nina Simone, elle s'est dit que c'était pour elle. Non que le sujet soit complètement inédit: Nina Simone suscite régulièrement des biopics à Broadway, où ses chansons servent de prétexte à raconter sa vie et réciproquement. L'en-

treprise de David Geselson lui semblait un petit peu différente: l'extrait de la pièce dont elle disposait pour passer le casting était un monologue plein de rage, où la chanteuse, face au public, expliquait les lois Jim Crow sans faire de quartiers: «Si tu veux aller chier, tu vas dans tes chiottes, si tu veux manger, tu vas dans ton restaurant, si tu veux apprendre, tu vas dans ton école.»

Malaise. Dee Beasnael, qui a grandi au Texas, quand les lois Jim Crow étaient abolies, a cependant baigné dans leur prégnance. Ce sont les drapeaux du Ku Klux Klan qui flottent sur les perrons, c'est le «brown paper bag test» qui, certes, n'était officiellement plus en vigueur pour déterminer le degré de noirceur de la peau, mais infusait les esprits. Et c'est le souvenir de son malaise, enfant, quand sa mère s'était mise

à la serrer contre elle dans une file d'attente à la poste, en voyant un monsieur dont tout le corps était tatoué des insignes du racisme. Elle lui avait expliqué calmement ensuite: «On est des Noirs. Il y a des gens que ça dérange. Quand tu vois ces symboles, tu dois te protéger et t'éloigner.» Dee Beasnael est née au Ghana, sa famille a migré au Texas pendant la guerre civile au Tchad. Pour préserver leur fille du racisme et pour qu'elle continue à parler le français, ses parents l'inscrivent à l'école française après quelques années d'études dans le public. Si bien qu'elle grandit dans les trois langues – l'anglais, le français, mais aussi le ngambai, qu'on entend sur scène. Les chansons de Nina Simone, que son père lui chante en guise de berceuses, prennent leur portée politique quand elle s'inscrit à la fac à un cursus d'histoire afro-américaine – elle y étudie déjà l'art du théâtre et la psychologie. Devenir une comédienne noire au Texas n'est pas une évidence. Elle file à New York, où elle vit depuis six ans.

«**Tocard.**» Quand David Geselson et Laure Mathis débarquent à New York pour établir la distribution du *Silence et la Peur*, c'est avec une certaine ignorance du statut des acteurs aux États-Unis. Contrairement à ses habitudes, David Geselson a rédigé une bonne partie de la pièce alors que les répétitions n'ont, par définition, pas commencé. Mais outre que certains des comédiens américains sont étonnés de ne pas pouvoir lire le script en entier, ils sont sidérés du temps de travail que leur demande l'auteur-metteur en scène français. David Geselson: «L'intermittence n'existe pas aux États-Unis. Si bien que la majorité ne pouvait tout simplement pas accéder à ma manière de travailler sans perdre leur assurance santé et leur adhésion au syndicat.»

C'est là que David Geselson découvre que l'acteur syndiqué est en droit d'exiger une pause toutes les heures. «Il y a eu un moment de désespoir, car à part Dee, heureusement présente depuis le premier jour et qui, par son enthousiasme et son talent, accréditait le projet, tout le monde avait de très bonnes raisons de quitter la pièce. Il y avait un fossé culturel énorme dans la manière de travailler. "En fait, t'es un tocard?" m'a lancé un acteur, un jour où je le regardais sans lui donner d'indication. Pour lui, chercher sans diriger, c'était perdre son temps.» David Geselson s'en souvient en souriant et se reprend: «J'ai beaucoup appris de ces différences de pratique. Mais surtout, même les acteurs qui voulaient rester ne le pouvaient tout simplement pas.»

Fructueuses étaient pourtant les oppositions sur le contenu de la pièce. Dee Beasnael: «J'ai refusé que Nina Simone dise de Diana Ross: "En fait, elle est blanche!" Car Nina Simone était bien placée pour éprouver la manipulation et le racisme véhiculés par ce type de propos, liés à l'histoire de l'esclavage: les métiers à peau claire avaient le droit de servir dans la maison du maître, les autres étaient esclaves dans les champs.» David Geselson: «Ce qui surprenait aussi beaucoup les acteurs était qu'on raconte cette histoire afro-américaine. Ce qui supposait que les Français ne la connaissent pas. Ils me demandaient: "Vous n'avez pas de troupe noire en France?"»

A.D. (à Rennes)